

Lettres canadiennes-françaises
L'École littéraire de Montréal

Jean Éthier-Blais

Volume 1, Number 3, octobre 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036204ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036204ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Éthier-Blais, J. (1965). Lettres canadiennes-françaises : l'École littéraire de Montréal. *Études françaises*, 1(3), 107–112. <https://doi.org/10.7202/036204ar>

LETTRES CANADIENNES-FRANÇAISES

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

La première École littéraire de langue française au Canada fut celle de Québec. Des écrivains romantiques, et surtout Octave Crémazie, lui donnèrent son ton; bien qu'ils vécussent dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, ils n'en empruntèrent pas moins les allures, les rythmes et jusqu'aux tics des romantiques français; en sorte que Fréchette lui-même (le plus dynamique des poètes romantiques du Canada français) n'est rien, sinon l'écho métallique des sonorités parisiennes. Octave Crémazie, le vieil aède de l'École, mourut en France où il s'était réfugié brusquement à la suite d'anodines malversations. Il y courut les chemins, déguisé en commis voyageur, déversant sur Québec, lieu de son âme, de longues et tendres épîtres consacrées à des sujets d'histoire prophétique et de poésie. Il ne reste vraiment de l'École littéraire de Québec que le souvenir de cette ombre fugitive qui, des côtes bretonnes, regardait la mer fuir vers le Canada, et celui de la grande voix vide de Louis Fréchette dont les vers crépitants d'un feu qui ne brûle pas, ont donné pendant trente ans, bonne conscience à la bourgeoisie canadienne-française et à son argent. Fréchette n'appartient à l'École littéraire de Québec que parce qu'il lui prête son sens littéraire qui est, à travers les boursouflures et les cris sans objet, d'avoir animé un verbe moribond. Lorsque parut Crémazie, il n'existait pas au Québec de langue littéraire; le siècle qui avait suivi la reddition du Canada avait tout charrié dans son néant, sauf les ambitions de la bourgeoisie naissante et de son clergé. Les vers de Crémazie, quelque médiocres qu'ils soient, infligent à cette matière le démenti de l'esprit. C'est ainsi que, dans une large mesure, l'École littéraire de Québec constitue la reprise vraie, et au niveau qui convient, de la Révolte de 1837. Il est peu question de phénomènes politiques dans l'œuvre de Crémazie (et même chez Fréchette, malgré l'abus qu'il fait du vocabulaire de l'action); mais son timbre et le désenchanté-

ment qui enveloppe son œuvre sont essentiellement protestataires. Pour tout dire, Crémazie, tout comme son mentor l'abbé Casgrain, qui ressuscita le folklore au Québec, voulut faire acte poétique à la fois de réparation et de prosélytisme nationaliste. En sorte que l'École littéraire de Québec plonge instinctivement ses racines beaucoup plus dans l'histoire que dans la pure littérature et c'est dans ce sens qu'elle a marqué l'évolution des lettres canadiennes-françaises, qui ont mis un siècle avant de se dégager de cette gangue idéologique primitive. L'École littéraire de Montréal réagira avec vigueur précisément contre l'aspect utilitaire, au cours du dix-neuvième siècle, de la poésie canadienne-française.

La bohème parisienne influence dès sa naissance l'École littéraire de Montréal. C'est dans un café, que se réunissent les jeunes poètes; l'alcool suscite l'apparition de la poésie. Ils discutent et veulent refaire et la littérature et, symboliquement, le monde. C'est à peine, à cette époque, si l'Université de Montréal existait. Sous la férule courte de l'Université Laval de Québec, s'agitaient dans la grande ville naissante, quelques facultés, quelques Écoles. Cependant, au milieu de la pauvreté, un Quartier latin prenait forme, qui est disparu aujourd'hui. Le carrefour Sainte-Catherine - Saint-Denis, à deux pas de l'Université, devait jouer un grand rôle dans les rencontres qui virent naître l'École. Un sort cruel veut qu'elle ait vu le jour grâce à un anglicisme; les *Six Éponges*, six buveurs enthousiastes et poètes imitateurs de Richepin, se réunissaient donc dans un café pour y boire et y décerner bruyamment des prix de poésie. C'était en 1890. Dès 1895, l'école est devenue École, c'est-à-dire sérieuse. Des poètes qui durent y paraissent déjà: Jean Charbonneau, Albert Ferland. Un groupe se forme, qui attend, ou semble attendre quelqu'un. Ce quelqu'un sera Émile Nelligan, qui, pour la postérité, est l'étoile lumineuse de l'École littéraire de Montréal. Il y paraît en 1898 dans le bruit de ses rêves fous et de son langage nouveau. Il paraît, il file; Nelligan deviendra fou à la fin de 1899. Mais les grâces de sa personne et de son génie s'étendent sur l'École et sur toute la littérature canadienne-française. Nelligan foudroyé, malgré la présence (lointaine) d'Albert Lozeau et de Charles Gill, l'École traînera au milieu des querelles jusqu'en 1925. Une remontée de dix ans permettra à de jeunes écrivains de se faire connaître: Berthelot Brunet, Victor Barbeau, Claude-Henri Grignon, qui redonnent à l'École littéraire de Montréal un peu de leur vie et nombre de leurs préjugés. Et puis, en 1935, le mouvement meurt. M. Paul Wyczynski et son équipe de chercheurs ont consacré à l'École littéraire de Montréal l'un des cahiers de leurs *Archives des lettres canadiennes*¹. C'est une œuvre collective remar-

1. *Archives des lettres canadiennes, l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1963, 382 p.

quable par la science et l'équilibre des jugements. Il s'en dégage quelques idées qui permettent de situer l'École littéraire de Montréal dans la littérature canadienne-française et lui donnent son sens véritable dans l'évolution de nos lettres et de notre histoire.

Et d'abord, pourquoi cette École est-elle née ? En premier lieu, cela va de soi, pour des raisons littéraires. Les jeunes écrivains qui ont fondé l'École littéraire de Montréal n'ont pas souhaité briser avec leur passé. Il est touchant de constater que l'une des premières personnalités auxquelles ils font appel pour, en quelque sorte, se dédouaner auprès du public, c'est Fréchette, qui représentait ouvertement à l'époque même au Canada, ce que le verbe poétique français avait de plus ampoulé. S'il y a volonté de renouvellement, il n'y a donc pas volonté de brisure. C'est la continuité de la littérature canadienne-française qui est en jeu et, par l'entremise de Fréchette, les poètes de l'École littéraire de Montréal se proclament au départ, successeurs de celle de Québec. Mais cette continuité recèle des changements d'importance. Ainsi, il est certain que la poésie symboliste, malgré le secret dont on l'entourait dans les écoles, a influencé en profondeur les esprits de la génération de 1890; les travaux de M. Wyczynski et de M. Gérard Bessette ont établi à quel point Émile Nelligan, par exemple, a été tributaire du mouvement symboliste. Ce qui enchantait les jeunes écrivains d'alors dans la poésie symboliste, ce sont d'abord les mots et les sonorités qu'ils engendrent, c'est le rythme, ce sont les libertés supposées prises avec le seul vers qu'ils connaissent et savent manier et qui est l'alexandrin. Il s'insinue dans leur admiration objective quelque chose d'autre, qui est proprement l'étonnement devant des poètes qui connaissent si bien leur langue qu'ils peuvent jouer avec elle et la transformer, qui ont la force de donner un sens nouveau aux mots de la tribu. Nelligan (et même Lozeau) souhaitaient que leurs vers illustrent ce qu'ils ressentaient au plus profond d'eux-mêmes, et en même temps, voulaient, eux aussi, créer des sonorités et des rythmes neufs. Le langage, pour la première fois au Québec, est devenu, entre leurs mains, un instrument de l'art. Il s'élève au-dessus de l'évolution historique immédiate du peuple. La folie de Nelligan est issue en ligne droite de cette prise de conscience au niveau du langage. Il n'est pas interdit de croire qu'il s'est noyé dans les mots et leurs virtualités. L'espace d'une seconde, ce jeune poète a pris conscience de ce qu'était sa langue, encore, dans cet ordre, le premier des Canadiens français, et précurseur. Et, symboliquement, il en est mort, laissant à d'autres, peu à peu, le temps de s'habituer au choc.

La langue ayant joué son rôle, la ville passe au premier plan. A la fin du dix-neuvième siècle, Montréal est une grande ville; elle prend position devant Québec, la capitale, comme centre intellectuel créateur du Canada français. Sa suprématie pointe. Les étudiants

qui fondent l'École littéraire de Montréal symbolisent la nouvelle classe bourgeoise canadienne-française qui veut s'imposer à l'avenir. Grâce à eux, cette classe va s'affirmer immédiatement dans le domaine de l'intelligence; il est symptomatique que l'École littéraire de Montréal ait tenu ses réunions dans le grand salon du Château de Ramezay (qui représente le lien le plus élégant de Montréal avec son passé) devant un auditoire nombreux composé surtout des représentants de la bourgeoisie montréalaise. La bohème avait vite disparu du programme de l'École ! Qui plus est, M. Wyczynski note dans sa présentation que, dès leurs premières réunions, les jeunes gens pensaient en terme de « fonder une École littéraire », ce qui revient à dire que dès ses débuts, l'École littéraire de Montréal participait au processus montréalais d'embourgeoisement. C'est aussi ce qui explique que, Nelligan mis à part, les poètes de l'École aient tout simplement cherché à donner un ton moderne aux thèmes de la poésie canadienne-française traditionnelle. Entre Louis Fréchette (poète traditionnel) et Charles Gill (l'un des maîtres de l'École) il y a différence dans la forme, non dans le fond. Fréchette rappelle Hugo, Gill, Valéry; mais tous deux célèbrent le même pays, la même histoire, le même devenir. C'est qu'entre Fréchette et Gill, la société n'a pas évolué; les personnes ne sont pas différentes d'une génération à une autre. Il est vrai que les poètes de l'École littéraire de Montréal souhaitent protester contre quelque chose; mais contre quoi ? On peut se le demander. Jusqu'en 1935, avec Claude-Henri Grignon, on retrouve dans l'École cet élément de protestation. Grignon s'en prenait aux « bourgeois ». C'est dire que cette protestation tournait dans le vide. En fait, on proteste contre la vie, contre les murailles de la ville (« Ville ô ma Ville ! » dira, plus tard, Victor Barbeau), contre l'acidia qui vient d'être né catholique et français et d'avoir à lutter pour ne pas disparaître. Un poète mineur, Albert Ferland, écrit: « Je sens en moi le deuil des grands bois d'autrefois ». Que de regrets dans ce vers ! La maîtrise de la nature, d'un continent, nous a échappé. C'est le noir qui devrait être la couleur nationale des Canadiens français et leur drapeau, noir avec, en abîme, des larmes.

Si Émile Nelligan n'avait pas vécu et écrit, sans doute parlerait-on peu de l'École littéraire de Montréal. Son père était irlandais, sa mère canadienne-française. C'est en dehors de l'enseignement officiel qu'il s'est formé, dans les rues et les cafés, en rêvant dans la plaine de Gaspésie, face à l'océan. Il aimait écouter sa mère jouer du piano (Beethoven, Mozart, Chopin), regarder passer les gens dans la rue. Son univers mental est essentiellement citadin. Dans l'un de ses derniers poèmes, Nelligan appelle de ses vœux des chevauchées barbares dans les rues de Montréal. Il n'a, en réalité, connu que cette ville qui est le centre de sa vie. Il ne peut exister sans elle, mais d'autre part, il la rejette loin de lui avec férocité. C'est que la

ville est entre les mains de Satan, qui rôde dans ses rues, *quærens quem devoret*. Il ne faut pas oublier que Nelligan n'était qu'un enfant. Il a vécu sa jeunesse dans la crainte de faire de la peine à sa mère. Dans une étude qu'il lui consacre, M. Gérard Bessette note que Nelligan, devenu fou, demandait pardon à sa mère d'avoir écrit des vers qui lui avaient déplu, qui avaient blessé son âme de chrétienne. Sa vie, c'est la ville et c'est le péché. Fils d'une Canadienne française, vivant dans un milieu étudiant nationaliste, Nelligan a eu vite fait d'assimiler son père à l'étranger, à ce qui est méchant; il parle de lui comme d'un intrus. Il n'y a donc, dans l'univers de Nelligan que la mère, la ville et le péché. Et la hantise de l'amour d'une femme qui l'arrachera à son désespoir.

On a beaucoup parlé des thèmes de Nelligan (M. Gérard Bessette consacre dans les *Archives* un article aux remous de son subconscient), mais trop peu de sa poésie elle-même. L'homme Nelligan, comme tous les génies-enfants, évidemment, passionne. M. Paul Wyczynski a étudié les influences qui ont joué sur lui. Mais le bloc objectif de sa poésie n'a pas encore été touché dans toutes ses ramifications. Elle est pleine de trouvailles rythmiques; l'évolution de Nelligan devait le mener insensiblement vers l'utilisation du vers libre comme instrument d'évocation prophétique. Ses poèmes sont une longue prophétie sur lui-même, avec, à la fin de son œuvre, cette tentative curieusement touchante d'englober son peuple tout entier dans cette évocation. Les cris de la jeunesse malheureuse y sont admirablement amenés. Nelligan, au seuil de ce siècle, ouvre la porte de la poésie canadienne-française sur la beauté des vocables et sur le mystère de la folie. Il ne manquera pas de disciples.

Dès 1903, un prêtre défroqué, Louis Dantin, fait paraître les poèmes d'Émile Nelligan, avec une préface qui représente la sensibilité critique à l'état pur. Nelligan demeure, jusqu'à la fin, dans l'univers des symboles: Dantin fait son éloge funèbre et Nelligan vit toujours. La *Préface* de Dantin marque en réalité la disparition de l'École littéraire de Montréal. De 1925 à 1935, des écrivains se rencontreront, qui chercheront à retrouver à leur façon l'esprit et l'enthousiasme des précurseurs. Ils n'y réussiront pas; disons-le: ils avaient trop de talent, et leurs personnalités étaient trop fortes. Il ne s'est pas dressé au milieu d'eux un maître qu'ils eussent suivi avec patience et respect. Berthelot Brunet était un charmant fumiste; Claude-Henri Grignon un pamphlétaire et un romancier qui s'est cru du génie; Philippe Panneton (Ringuet) écrivit *Trente Arpents*, une sorte de chef-d'œuvre; le plus prestigieux de tous, Victor Barbeau, voua sa vie au culte de la langue française, fonda une Académie et figure dans notre vie intellectuelle le grand esprit cultivé et français. Le tendre poète Jean Charbonneau oscillait entre Montréal et Paris.

Quel est l'apport de l'École littéraire de Montréal ? Elle aura permis à Nelligan de se faire connaître et donc, dans une certaine mesure, d'écrire. Elle lui aura donné un milieu qu'il aimait et qui l'a fêté. Ensuite, tout en vivifiant les lettres, elle a créé un fonds poétique où puisent encore les poètes canadiens-français; les œuvres de Charbonneau, de Rainier, de Gill, de Lozeau sont bien vivantes et à cet égard une *Anthologie* des poètes de l'École littéraire de Montréal s'impose. Enfin, elle donne une image parfaitement vraie de la sensibilité canadienne-française, de ses pentes, de ses arêtes. Ce sont, autour de celles de Nelligan, les premières voix modernes du Canada français qui viennent jusqu'à nous.

JEAN ÉTHIER-BLAIS

Université McGill, Montréal